

premier livre fasse du bruit, beaucoup de bruit, la réputation d'un auteur est faite, et il peut vivre là-dessus ; on dit : " C'est l'auteur de tel ouvrage," et cela suffit.

Ce qui est vrai en littérature ne l'est pas moins en finances. Alphonse avait fondé sa maison au moment même où commençait la fièvre de la spéculation, et il avait réussi : ce qu'on lui apportait d'argent, de liasses de billets de banque, excita, les premiers jours, l'étonnement de Pierre ; mais bientôt Ludovic Argelès fut remplacé Pierre, et il fut assez convaincu de l'excellence du conseil que lui avait donné son patron, celui d'être bien résolu à ne pas rester connus et de considérer l'argent comme un sujet qu'il fallait ranger sous les ordres de l'intelligence, pour sortir de cette surprise naïve des premiers jours et regarder les billets de la Banque de France comme du papier que celui d'Alphonse valait peut-être déjà, et que celui de Ludovic Argelès vaudrait certainement un jour. Tel client de la maison venait d'un air humble apporter ses billets de mille francs à Alphonse, qui répondait avec sang-froid : " C'est bien, je vous trouverai *une place*," bien entendu pour les billets. Et quel banquier les refuse ? Dans ce tourbillon qui a entraîné tant d'esprits divers, on eut dit que la spéculation, en ne reculant devant aucune entreprise, multipliait les capitaux qu'elle faisait affluer, et qu'en dehors d'elle il n'y avait plus de carrière digne de l'intelligence humaine.

Il était curieux, l'été, dans les localités voisines de Paris, d'écouter, au moment de monter en chemin de fer, les conversations à haute voix des voyageurs qui remplissaient la salle d'attente : " Une belle affaire ! disait l'un. — Que fait un tel ? reprenait l'autre. — Il fait des affaires, répondait son interlocuteur. — Ah ! il fait des affaires ? — Oui, il fait des affaires !" Et tous les deux se regardaient comme s'ils avaient articulé quelque formule sacramentelle : on pouvait, on devait nommer un homme qui faisait des affaires, c'était quelqu'un : toute la question était de savoir le chiffre de son gain ; or, s'arrêter au-dessous du million était médiocre.

L'imagination de Pierre, déjà vivement surexcitée par l'ambition, tombait ainsi dans un milieu d'ardentes cupidités ; comment ne se serait-il pas bientôt identifié avec les sentiments qu'on y respirait ? Ce monde où la soif de la fortune, et de la fortune prompte, immédiate, était si grande, cherchant surtout à satisfaire ses passions avec cet or si facilement gagné ; qui disait homme d'argent, dans la sphère de ces hardis spéculateurs, disait presque toujours homme de plaisir, et, pour nous servir d'un mot que ce monde-là connaît, *viveur*. Viveur en perdant sa vie dans une voie funeste, viveur en risquant les dernières chances d'une vie immortelle dans les jouissances d'une existence sans règle et sans frein.

Et c'était dans cette voie qu'était précipité l'enfant

autrefois si pur des montagnes, le chrétien qui naguère n'avait pas même l'idée d'une parole légère !

Alphonse, pour lequel il avait une grande admiration, malgré quelques heureuses inconséquences dans ses idées qui tenaient à sa vie passée d'écrivain et d'artiste, à quelques sentiments de générosité qui l'élevaient au-dessus d'un certain niveau, à quelques impressions chrétiennes qui ne l'abandonnaient pas tout à fait, était, lui aussi, homme de plaisir. Il suivait la pente commune de ces heureux du jour. Ainsi la vie de bureau était entre-mêlée de conversations plus que frivoles et de passe-temps qui essaient toute idée grave et morale : l'Opéra, les bals publics, les jardins où l'on est sûr de trouver mauvaise compagnie, les longues veilles au milieu de ces dangereuses distractions, pendant la journée les affaires et la Bourse, voilà comment se partageait la vie de Pierre.

— Ludovic, lui dit un matin son patron, qui aimait quelquefois à gâter ceux qui l'entouraient, il faut, mon cher, que je fasse votre fortune... Non, ne me remerciez pas, vous me plaisez, mon garçon, et, comme il n'y a pas de plus grand bonheur que d'être riche, je ne vois pas pourquoi vous ne le seriez pas.

A ce sage discours Pierre répondit par de vifs remerciements, puis attendit qu'Alphonse s'expliquât.

— Voilà, reprit ce dernier, de quoi il s'agit : on me propose une affaire de vaisseaux transatlantiques ; vous savez, mon cher, ces diables de vaisseaux sont fort à la mode depuis quelque temps, et il y a là quelques bonnes primes à gagner. Je me décide à acheter les vaisseaux, nous les mettrons en actions, et je vous en donnerai une par dizaine que vous placerez. Cela vous va-t-il ? poursuivit Alphonse de ce ton dont on parle à un enfant d'une friandise et dont on lui dit : Veux-tu du sucre ?

C'est à peu près de la même manière qu'Alphonse parlait de ces *diablos de vaisseaux*. Les spéculateurs, au milieu desquels nous nous trouvions en ce moment, ne savaient point s'entretenir avec sang-froid du but de leurs espérances ; ces *diablos de vaisseaux* ! cela signifiait : rapporteront-ils tout ce qu'on peut en attendre ? c'est-à-dire les actions monteront-elles ? car il ne s'agissait pas de les garder.

Pierre accepta avec une vive reconnaissance : il y avait huit cents actions à placer.

A dater de ce jour, il dormit à peine. Le soir, en se couchant, il rêvait au placement des actions d'Alphonse. Vingt fois il se retournait dans son lit, songeant à quels agents de change il devrait d'abord s'adresser. Et puis il calculait ce que lui rapporterait le placement de tel nombre d'actions : s'il les plagait toutes ? "Toutes ! disait-il en se parlant à lui-même, j'aurais cent mille francs !..."

Quelquefois, le matin, Jules ou Léon passait à son bureau :